

Sophie Pinot

## La question de l'objet *a* et du désir de l'analyste \*

Lors de la dernière séance du cartel auquel je viens de participer, il s'agissait de faire passer ce que ce travail avait bien pu apporter à chacun des participants : faire passer ce que nous avons compris du séminaire que nous lisons, ce qui nous restait encore d'énigmatique, ce qui avait avancé concernant ce qu'était notre question de départ... Multiples sont les abords que nous pouvons avoir de ce travail et je vais essayer de vous faire part de mon parcours.

Il y a quelque temps, j'ai souhaité expérimenter cette forme de travail qu'est le cartel au travers de la question de l'objet *a*, sans bien « savoir » à ce moment-là pour quelles raisons précisément cette question m'intéressait, étant donné que je n'arrivais pas vraiment à « ça/ce *a* voir ». Mais qu'est-ce donc que cet objet *a* ?

C'est alors qu'on m'a proposé de participer à un cartel travaillant sur le *Séminaire X* de Lacan, intitulé *L'Angoisse*, m'indiquant qu'il y est tout à fait question de l'objet *a*. Effectivement, dans ce séminaire, Lacan nous indique assez vite ceci : « Par l'angoisse, par son phénomène mais aussi par la place que je vais vous apprendre à désigner comme étant la sienne, il s'agit d'approfondir la fonction de l'objet dans l'expérience analytique <sup>1</sup>. » Il nous dit bien que la manifestation la plus éclatante de cet objet *a*, le signal de son intervention, c'est l'angoisse ; que cet objet ne fonctionne qu'en corrélation avec l'angoisse <sup>2</sup>,

\* Soirée des cartels du 20 septembre 2010 à Pau. Cartel « Angoisse et psychanalyse ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 55.

2. « La manifestation la plus éclatante de cet objet *a*, le signal de son intervention c'est l'angoisse. Ce n'est pas dire que cet objet n'est que l'envers de l'angoisse, mais il n'intervient, il ne fonctionne qu'en corrélation avec l'angoisse. » *Ibid.*, p. 102.

dont la seule traduction subjective est l'objet  $a$  <sup>3</sup>. L'angoisse est le signal de certains moments de la relation du sujet avec l'objet  $a$  dans toute sa généralité, mais le sujet ne saurait entrer dans cette relation qu'à être barré <sup>4</sup> (sujet divisé). Allons bon, partis sur le chemin de l'objet  $a$ , voilà qu'on nous annonce qu'il va falloir aussi aller à la rencontre de l'angoisse ! On peut dire en effet qu'il faut quand même être un peu « barré » pour s'atteler à cette tâche ! De plus, dès les premières pages de son séminaire, Lacan précise qu'établir « le statut de l'objet en tant qu'objet du désir [...] c'est bien ce qu'il s'agit de faire avancer cette année par la voie de l'abord de l'angoisse <sup>5</sup> ». Au travers de l'objet  $a$ , c'est donc de l'objet du désir qu'il est question.

Partis de l'objet, devant affronter l'angoisse, nous voilà sur le chemin du désir, et plus particulièrement sur le chemin de « cette sorte privilégiée de désir [que Lacan] appelle le désir de l'analyste <sup>6</sup> ».

### Double valence de l'objet $a$

Dans ma pratique, je rencontre essentiellement des enfants, et s'il peut souvent être question d'objets (à prendre, à ramener, à donner, auxquels faire opérer des va-et-vient...), il me semble qu'il ne s'agit pas là de l'objet  $a$ , ni de l'objet du désir, ce dernier terme pouvant être entendu dans la double valence d'objet visé par le désir ( $-\phi$ ) <sup>7</sup> et d'objet qui cause le désir ( $a$ ), objet cause de mon désir. Soit on met l'objet  $a$  du côté de ce qui est visé par le désir, et donc là tous les objets se valent, soit on le met du côté de la cause. Il est alors important de différencier l'objet  $a$  de l'objet commun. En effet, dans le champ de l'objet, il y a une distinction à faire :

3. « L'objet  $a$  vient cette année au centre de notre propos. S'il s'inscrit dans le cadre d'un séminaire que j'ai intitulé de l'angoisse, c'est parce que c'est essentiellement par ce biais qu'il est possible d'en parler, ce qui veut dire encore que l'angoisse est sa seule traduction subjective. » *Ibid.*, p. 119.

4. « L'angoisse, nous a appris Freud, joue par rapport à quelque chose la fonction de signal. Je dis que c'est un signal en relation avec ce qui se passe concernant la relation du sujet avec l'objet  $a$  dans toute sa généralité. Le sujet ne saurait entrer dans cette relation que dans la vacillation d'un certain fading, celle que désigne sa notation par un S barré. L'angoisse est le signal de certains moments de cette relation. » *Ibid.*, p. 102.

5. *Ibid.*, p. 48.

6. *Ibid.*, p. 68.

7. « Une des formes possibles de l'apparition du manque est le ( $-\phi$ ), le support imaginaire de la castration. Mais ce n'est là que l'une des traductions possibles du manque originel, du vice de structure inscrit dans l'être-au-monde du sujet à qui nous avons affaire. » *Ibid.*, p. 160-161.

- l'objet commun est celui qui peut se partager, qui est socialisé, communicable, construit à partir de la relation spéculaire ;

- alors que l'objet *a*, lui, ne peut se partager : phallus, scybale, mamelon, voix et regard, autrement dit des objets antérieurs à la constitution du statut de l'objet commun, ces cinq objets *a* correspondant aux cinq formes de perte.

D'après ce que je comprends de la lecture de ce séminaire, les objets communs (du monde) sont des dérivés de l'image spéculaire. Seulement, tout ne passe pas par l'image spéculaire, il y a un reste et ce qui reste, c'est le *a* <sup>8</sup>. « L'objet *a* est ce qui manque, est non spéculaire, n'est pas saisissable dans l'image <sup>9</sup>. » Cet objet qui cause mon désir n'étant pas représentable, il ne s'agit donc d'aucun objet du monde. Le petit *a*, c'est le nom de la cause. Ce n'est pas l'objet visé qui est important, c'est plutôt l'objet cause qui compte (cause du désir).

### **Comment repérer quelque chose de cet objet *a* ? « Instituer un autre mode d'imaginarisation »**

Puisque l'objet *a* ne correspond à aucun objet du monde, c'est donc un manque, un trou qui cause le désir. Lacan nous dit que « le manque est radical à la constitution même de la subjectivité telle qu'elle nous apparaît par la voie de l'expérience analytique <sup>10</sup> ». Le symbolique a une place essentielle dans la constitution et la traduction de l'expérience, pour autant le signifiant peut tromper <sup>11</sup> (cf. l'équivoque du signifiant), et si le symbolique peut désigner la place du manque (du manque réel <sup>12</sup>), pour autant il ne peut y suppléer <sup>13</sup> ; c'est pourquoi c'est au statut

8. « L'investissement de l'image spéculaire est un temps fondamental de la relation imaginaire. Il est fondamental en ceci qu'il y a une limite. Tout l'investissement libidinal ne passe pas par l'image spéculaire. Il y a un reste. [...] le *a*, qui est ce reste, ce résidu, cet objet dont le statut échappe au statut d'objet dérivé de l'image spéculaire, c'est-à-dire aux lois de l'esthétique transcendantale. » *Ibid.*, p. 50-51.

9. *Ibid.*, p. 294.

10. *Ibid.*, p. 158.

11. « Le signifiant engendre un monde, le monde du sujet qui parle, dont la caractéristique essentielle est qu'il est possible d'y tromper. » *Ibid.*, p. 92.

12. « Je vous ai dit jadis, en somme, qu'il n'y a pas de manque dans le réel, que le manque n'est saisissable que par l'intermédiaire du symbolique. [...] Ce manque dont ici je parle, le symbole le comble facilement, il désigne la place, il désigne l'absence, il présentifie ce qui n'est pas là. » *Ibid.*, p. 156.

13. « Cette pièce manquante, le *a* [...] c'est un manque auquel le symbole ne supplée pas. Ce n'est pas une absence à laquelle le symbole puisse parler. » *Ibid.*, p. 161.

de l'objet qu'il faut recourir pour en rendre compte <sup>14</sup> et se dégager d'une vision imaginaire (leurrante) de l'expérience.

Comment toutefois repérer quelque chose de cet objet *a* ? D'autant plus que, pour ajouter à la complexité de la chose, Lacan nous avertit que l'objet *a* est cet objet dont le « statut est si difficile à articuler que c'est par là que toutes les confusions sont entrées dans la théorie analytique. [...] L'ambiguïté tient à ce que nous ne pouvons faire que l'imaginer dans le registre spéculaire ». C'est pourquoi il faudra instituer ici « un autre mode d'imaginarisation <sup>15</sup> » où se définit cet objet.

« Instituer un autre mode d'imaginarisation » ! L'image spéculaire est une surface qui peut être retournée et donc inversée (Lacan prend pour exemple le passage du gant droit au gant gauche, où dans le reflet du miroir la droite devient gauche et inversement <sup>16</sup>). À la différence de cela, l'objet *a* n'a pas d'image spéculaire, il est pure identité. Tout comme « la bande de Möebius [qui] est une surface à une seule face », donc qui ne peut pas être « retournée » car il n'y a pas de bord à passer. En effet, si on la retourne sur elle-même, elle restera « identique à elle-même <sup>17</sup> ». Lacan va donc en passer par la topologie (géométrie de situation) pour repérer cet objet *a*. En effet, sortir de l'imaginarisation, c'est ce que permet l'écriture algébrique. Cet objet *a* est donc désigné par une lettre, une notation algébrique qui a sa fonction : reconnaître l'identité de l'objet sous les diverses incidences où il apparaît. Autrement dit un repérage pur de l'identité (puisque le repérage par un mot est toujours métaphorique : par exemple, le mot « bon » engendre la signification du bon et du même coup du mal, mais n'est pas bon par lui-même). C'est pourquoi *a* est un objet externe à toute définition possible de l'objectivité <sup>18</sup>. On ne peut que noter que si le signifiant n'en dit rien, cet « objet cause » nous fait pourtant bien causer !

14. « C'est justement au statut de l'objet qu'il s'agit de recourir afin de rendre au symbolique la place exacte qui lui revient dans la constitution et la traduction de l'expérience, sans faire d'extrapolation aventurée de l'imaginaire dans le symbolique. » *Ibid.*, p. 103.

15. *Ibid.*, p. 51.

16. *Ibid.*, p. 113.

17. *Ibid.*, p. 114.

18. « Cet objet nous le désignons par une lettre. Cette notation algébrique a sa fonction. Elle est comme un fil destiné à nous permettre de reconnaître l'identité de [suite page suivante]

**« Il n'est/né pas sans l'avoir/le a voir »...  
Sans forcément le savoir/ça voir/ce a voir !**

Il est donc difficile d'identifier l'objet du désir. Mais « ce n'est pas parce qu'il est difficile à identifier qu'il n'est pas là. Il est là et sa fonction est décisive <sup>19</sup> ». Lacan nous dit que l'angoisse « n'est pas sans objet », pour autant « ce rapport de n'être pas sans avoir, ne veut pas dire qu'on sache de quel objet il s'agit <sup>20</sup> ». Cela vaut peut-être mieux d'ailleurs, puisque si on le voit, cet objet, c'est l'angoisse ! Angoisse et objet *a* sont intimement liés <sup>21</sup>. « L'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qu'il faut concevoir à un niveau redoublé, d'être le défaut de l'appui que donne le manque <sup>22</sup>. » L'angoisse surgit quand quelque chose (n'importe quoi) apparaît à la place (-  $\emptyset$ ), car, là, le manque vient à manquer (il ne peut pas y avoir

l'objet sous les diverses incidences où il nous apparaît. La notation algébrique a justement pour fin de nous donner un repérage pur de l'identité, ayant déjà été posé par nous que le repérage par un mot est toujours métaphorique, c'est-à-dire ne saurait que laisser la fonction du signifiant lui-même en dehors de la signification induite par son introduction. Le mot bon, s'il engendre la signification du bon, n'est pas bon par lui-même, loin de là, car il engendre du même coup le mal. De même, désigner ce petit *a* par le terme d'objet est faire un usage métaphorique de ce mot, puisqu'il est emprunté à la relation sujet-objet, d'où le terme objet se constitue. Il est sans doute propre à désigner la fonction générale de l'objectivité, mais ce dont nous avons à parler sous le terme *a* est justement un objet externe à toute définition possible de l'objectivité. » *Ibid.*, p. 102-103.

19. *Ibid.*, p. 67.

20. « Il est communément admis que l'angoisse soit sans objet. Ceci, qui est extrait, non pas du discours de Freud, mais d'une partie de ses discours, est proprement ce que je rectifie dans mon discours. Vous pouvez donc tenir pour certain que [...] *elle n'est pas sans objet*. Telle est exactement la formule où doit être suspendu le rapport de l'angoisse à un objet. Cet objet n'est pas à proprement parlé l'objet de l'angoisse. J'ai déjà fait usage de ce *pas sans* dans la formule que je vous ai donnée concernant le rapport du sujet au phallus, *il n'est pas sans l'avoir*. Ce rapport de n'être pas sans avoir ne veut pas dire qu'on sache de quel objet il s'agit. Quand je dis *Il n'est pas sans ressources, Il n'est pas sans ruse*, cela veut dire que, au moins pour moi, ses ressources sont obscures, sa ruse n'est pas commune. Aussi bien, au niveau linguistique même, le terme *sans, sine* en latin, est profondément corrélatif de l'apposition *non haud sine, non pas sans*. C'est un certain type de liaison conditionnelle, qui lie l'être à l'avoir dans une sorte d'alternance. Il n'est pas là sans l'avoir, mais ailleurs, là où il est, ça ne se voit pas. » *Ibid.*, p. 105. C'est moi qui souligne.

21. Cf. l'intitulé de la leçon II du séminaire. Pas d'accès à mon désir sans en référer à l'objet et au sujet divisé.

22. *Ibid.*, p. 66-67. Cf., dans les lignes qui suivent cette citation, les exemples cliniques que donne Lacan concernant l'objet d'amour qu'est la mère ou bien encore l'amour du surmoi.

d'image du manque<sup>23</sup>). Savoir y faire avec le manque, accepter d'être « barré », c'est peut-être ce qui permet de ne pas être angoissé puisque le manque est présent et donc en toute logique ne manque pas.

« Reconnaître la nécessité de la place vide est un point fonctionnel du désir<sup>24</sup>. » Lorsque Lacan interroge le statut de l'objet en tant qu'objet du désir, il nous dit bien que c'est un objet bien particulier et « c'est dans la mesure où, comme objet, il vient à disparaître » qu'il y a « reconnaissance rétroactive qu'il était là<sup>25</sup> ». Effectivement, quand j'ai commencé mon analyse, j'étais à la recherche de quelque chose sans bien savoir quoi, certainement de ma place dans le monde. Dans le temps de fin de mon analyse, m'interrogeant sur la question de mon désir, je me suis rendu compte que du désir, justement, il y en avait d'emblée pour faire autant de trajets en train, se lever tôt le matin, etc., afin d'aller en analyse.

### L'objet-demande

#### « Au-delà de l'angoisse de castration »

Quand on va en analyse, on demande quelque chose à son analyste : d'aller mieux, d'arriver à vivre, d'être moins angoissé, etc. Multiples peuvent être les demandes. Cependant, il ne faut pas

23. Cf. le schéma optique simplifié p. 50. « Nous voici en mesure de répondre maintenant à la question – quand l'angoisse surgit-elle ? L'angoisse surgit quand un mécanisme fait apparaître quelque chose à la place que j'appellerai, pour me faire entendre, naturelle, à savoir la place (– φ), qui correspond, côté droit, à la place qu'occupe, côté gauche, le a de l'objet du désir. Je dis *quelque chose* – entendez *n'importe quoi*. D'ici la prochaine fois, je vous prie de vous donner la peine de relire, avec cette introduction que je vous donne, l'article de Freud sur l'*Unheimlichkeit*. [...] L'*unheimlich* est ce qui apparaît à la place où devrait être le moins-phi. Ce dont tout part en effet, c'est de la castration imaginaire, car il n'y a pas, et pour cause, d'image du manque. Quand quelque chose apparaît là, c'est donc, si je puis m'exprimer ainsi, que le manque vient à manquer. Cela pourra vous apparaître une pointe, un *conchetto*, bien à sa place dans mon style dont chacun sait qu'il *gongorise*. Eh bien, je m'en fous. Je vous ferai simplement observer qu'il peut se produire bien des choses dans le sens de l'anomalie, et que ce n'est pas ça qui nous angoisse. Mais si tout d'un coup vient à manquer toute norme, c'est-à-dire ce qui fait l'anomalie comme ce qui fait le manque, si tout d'un coup ça ne manque pas, c'est à ce moment-là que commence l'angoisse. » *Ibid.*, p. 53. C'est moi qui souligne.

24. *Ibid.*, p. 87.

25. Le texte complet étant : « C'est dans la mesure où, comme objet, il vient à disparaître que s'impose la dimension rétroactive qui est celle de l'imparfait sous la forme ambiguë où il est employé en français, et qui donne sa force à la façon dont je répète devant vous l'*Il ne savait pas*. Cela veut dire à la fois *Au dernier moment, n'a-t-il pas su*, et *Un peu plus, il allait savoir*. Ce n'est pas pour rien que *désir* en français vient de *desiderium*. Il y a reconnaissance rétroactive de l'objet qui était là. » *Ibid.*, p. 48. C'est moi qui souligne.

méconnaître « la part foncière de faux qu'il y a dans la demande du névrosé <sup>26</sup> ». Ce que recherche vraiment le névrosé, c'est qu'on lui demande quelque chose : « Le vrai objet que cherche le névrosé, c'est une demande qu'il veut qu'on lui demande. Il veut qu'on le supplie. La seule chose qu'il ne veut pas, c'est payer le prix. [...] ce qu'il faudrait lui apprendre à donner, au névrosé [...] c'est justement son angoisse. [...] Le névrosé ne donnera pas son angoisse <sup>27</sup>. » Comme son analyste ne lui demande rien, le névrosé commence à moduler ses demandes. C'est dans la mesure où toutes les formes de la demande sont épuisées (jusqu'à la demande de zéro) qu'apparaît la relation de castration <sup>28</sup>.

26. « Tous les pièges dans lesquels s'est engagée la dialectique analytique relèvent de ceci, qu'il a été méconnu la part foncière de faux qu'il y a dans la demande du névrosé. L'existence de l'angoisse est liée à ceci, que *toute demande, fût-ce la plus archaïque, a toujours quelque chose de leurrant par rapport à ce qui préserve la place du désir*. C'est aussi ce qui explique le côté angoissant de ce qui, à cette fausse demande, donne une réponse comblante. » En effet, « [...] si la demande est bien structurée par le signifiant, elle n'est pas à prendre au pied de la lettre. [...] *Il y a toujours un certain vide à préserver*, qui n'a rien à faire avec le contenu, ni positif, ni négatif, de la demande. C'est de son comblement total que surgit la perturbation où se manifeste l'angoisse. Notre algèbre nous apporte ici un instrument tout trouvé pour en bien voir les conséquences. *La demande vient indûment à la place de ce qui est escamoté, a, l'objet* ». *Ibid.*, p. 79-80. C'est moi qui souligne.

27. « Qu'est-ce qui fonctionne effectivement chez le névrosé au niveau, chez lui déplacé, de l'objet *a* ? Quelle réalité y a-t-il derrière l'usage de fallace de l'objet dans le fantasme du névrosé [fallace car l'objet *a* que le névrosé se fait dans son fantasme est un *a* postiche] ? Cette réalité a un nom très simple – c'est la demande. Le vrai objet que cherche le névrosé, c'est une demande qu'il veut qu'on lui demande. Il veut qu'on le supplie. La seule chose qu'il ne veut pas, c'est payer le prix. [...] ce qu'il faudrait lui apprendre à donner, au névrosé, c'est cette chose qu'il n'imagine pas, c'est rien – c'est justement son angoisse. Voilà qui nous ramène à notre point de départ d'aujourd'hui, désignant la butée sur l'angoisse de castration. Le névrosé ne donnera pas son angoisse. » *Ibid.*, p. 64-65.

28. « Le névrosé ne donnera pas son angoisse. Vous verrez que nous en saurons plus, que nous saurons pourquoi. C'est si vrai, c'est tellement de ça qu'il s'agit, que tout le procès, toute la chaîne de l'analyse consiste en ceci, qu'au moins il en donne l'équivalent, car il commence par donner un peu son symptôme. C'est pour cette raison qu'une analyse, comme le disait Freud, commence par une mise en forme des symptômes. On s'efforce de le prendre, mon Dieu, à son propre piège. On ne peut jamais faire autrement avec personne. Il vous fait une offre, en somme, fallacieuse – eh bien, on l'accepte. De ce fait, on entre dans le jeu par où il fait appel à la demande. Il veut que vous lui demandiez quelque chose. Comme vous ne lui demandez rien, il commence à moduler les siennes, de demandes, qui viennent à la place du *Heim*. C'est ça la première entrée dans l'analyse. [...] c'est dans la mesure où sont épuisées jusqu'à leur terme, jusqu'au fond du bol, toutes les formes de la demande jusqu'à la demande de zéro, que nous voyons apparaître au fond la relation de castration. La castration se trouve inscrite comme rapport à la limite du cycle régressif de la demande. Elle apparaît là dès que, et dans la mesure où, le registre de la demande est épuisé. » *Ibid.*, p. 65-66.

La place de (-  $\phi$ ) représente le manque, « l'absence où nous sommes. [...] elle nous fait apparaître comme objet de nous révéler la non-autonomie du sujet <sup>29</sup> ». Pour trouver sa place dans le monde, l'impasse dernière du névrosé n'est pas l'angoisse de castration <sup>30</sup> (-  $\phi$  : l'angoisse de castration, dans son rapport à l'Autre). En effet, Lacan énonce que ce devant quoi le névrosé recule n'est pas la castration, mais plutôt faire de sa castration ce qui manque à l'Autre ; ce devant quoi le névrosé recule, c'est d'user de son manque, et pour désigner ce manque, pas de signifiant qui vaille mais un signe <sup>31</sup>. Accepter de s'inscrire sous une lettre, ce *a* (la première de l'alphabet dans la langue française), c'est aussi une façon d'accepter de ne pas être représenté par un signifiant (le signifiant renvoyant toujours à un autre signifiant <sup>32</sup>).

De tout ce qui a pu se dire lors des différentes rencontres de travail pour ce cartel, j'ai l'impression de n'avoir retenu qu'une petite partie. Mais finalement, n'est-ce pas comme cela que se déroule une analyse, où tout au long de ce que l'on peut dire, il n'en reste à la fin qu'une infime partie, l'épure... Une façon d'être non plus dans le bla-bla mais dans la lettre/l'être ! Il m'a fallu tout le trajet de ce travail d'écriture pour mesurer que cette question de l'objet

29. *Ibid.*, p. 60.

30. « L'ouverture que je vous propose, la dialectique qu'ici je vous démontre, permet d'articuler que ce n'est point l'angoisse de castration en elle-même qui constitue l'impasse dernière du névrosé. » *Ibid.*, p. 58.

31. « Ce devant quoi le névrosé recule, ce n'est pas devant la castration, c'est de faire de sa castration quelque chose de positif, à savoir la garantie de la fonction de l'Autre, cet Autre qui se dérobe dans le renvoi indéfini des significations, cet Autre où le sujet ne se voit plus que destin, mais destin qui n'a pas de terme, mais destin qui se perd dans l'océan des histoires. Or, qu'est-ce que les histoires ? – sinon une immense fiction. Qu'est-ce qui peut assurer un rapport du sujet à cet univers de significations – sinon que quelque part, il y ait jouissance. Cela, il ne peut l'assurer qu'au moyen d'un signifiant, et ce signifiant manque forcément. À cette place manquante, le sujet est appelé à faire l'appoint par un signe, celui de sa propre castration. Vouer sa castration à la garantie de l'Autre, c'est là ce devant quoi le névrosé s'arrête. Il s'y arrête pour une raison en quelque sorte interne à l'analyse, et qui tient à ceci, que c'est l'analyse qui l'amène à ce rendez-vous. La castration n'est, en fin de compte, rien d'autre que le moment de l'interprétation de la castration. » *Loc. cit.*

32. « Le signifiant, vous ai-je dit à tel tournant, c'est une trace, mais une trace effacée. Le signifiant, vous ai-je dit à tel autre tournant, se distingue du signe en ceci que le signe est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un, tandis que le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. » *Ibid.*, p. 77.

n'est pas anodine et arrive à un certain moment de mon parcours personnel, de mon analyse. Elle est ainsi intimement liée à la question du désir, de mon désir. Lacan nous dit bien que la question du désir de l'Autre est que le désir de l'analyste l'est en tant que terme de l'expérience analytique<sup>33</sup>. Tout le parcours de l'analyse est de pouvoir mettre à distance son propre cas pour pouvoir être davantage à l'écoute de celui qui vient nous parler. Or, là, avec la question du désir et notamment celle du désir de l'analyste, c'est un retour sur son propre cas, puisque quoi de plus intime, de plus particulier que la question du désir !

Il n'y a peut-être pas de quoi être surpris, puisque avec l'analyse il y a souvent ce mouvement de retour au point d'origine, sans toutefois que ce retour soit à l'identique. C'est non seulement ce qu'on peut cerner au travers de la structure du désir avec les différents étages de l'objet *a* (cinq fonctions, cinq formes) que sont la voix, le regard, le phallique, l'anal, l'oral. Il y a ainsi plusieurs étages de l'objet, mais le premier (oral) et le dernier (la voix) semblent renvoyer à un même trou : la bouche comme étant le lieu de la parole, le lieu pour que ça parle (sans pour autant qu'il y ait confusion avec la *phonémisation*)<sup>34</sup>. « C'est là le détour par où vont reprendre leur valeur les fonctions désir, objet, angoisse, à tous les étages jusqu'à l'étage de l'origine<sup>35</sup>. » En effet, Lacan précise que l'objet de la voix « pour être ici énoncé le dernier, est le plus originel<sup>36</sup> ». Ce mouvement de retour au point d'origine sans pour autant que ce soit à l'identique, c'est aussi, je trouve, ce qu'illustre très bien la couverture de ce séminaire : pour repasser au même endroit, il faut auparavant avoir fait un tour ou détour, comme le dit Lacan<sup>37</sup>... Ce qui n'est pas tourner en rond !

33. « [...] le désir de l'Autre, pour autant que c'est le désir qui correspond à l'analyste en tant qu'il intervient comme terme dans l'expérience ». *Ibid.*, p. 71.

34. « Ce qui supporte le *a* doit être bien détaché de la phonémisation. » *Ibid.*, p. 288.

35. *Ibid.*, p. 295.

36. *Loc. cit.*

37. « La position du *a* au moment de son passage par ce que je symbolise sous la formule du  $(- \phi)$ , voilà ce qui est l'un des buts de notre explication de cette année. Le moment caractérisé par la notation  $(- \phi)$ , et qui est l'angoisse de castration, *ne peut vous être valablement transmis, être assumable par vos oreilles, que par une approche qui ne saurait être ici que détour.* » *Ibid.*, p. 300. C'est moi qui souligne.

Dans un premier temps, le choix de travailler en cartel était pour moi une façon de m'astreindre à la lecture des textes de Lacan, vers lesquels je ne vais pas spontanément pour plusieurs raisons, notamment celle de bien souvent ne rien y comprendre. Dans ce séminaire, Lacan souligne qu'il est question de « quelque chose qui, de toute façon, ne saurait être qu'une limite, obligée, nécessaire, de votre compréhension <sup>38</sup> ». Alors, je propose de continuer de ne rien comprendre ! D'autant plus que la méthode d'enseignement de Lacan « ne se distingue pas de l'objet abordé <sup>39</sup> » : une méthode opaque pour aborder la question de l'objet *a*, l'opacité suscitant le désir. C'est pourquoi l'étude des textes de Lacan suppose lecture et relecture, tout comme l'analyse opère les différents temps du travail (instant de voir, temps pour comprendre, moment de conclure). Ce qui compte alors n'est pas la compréhension, bien au contraire. « Chez ce sujet que nous sommes [...] il y a tout un champ où, de ce qui nous constitue, nous ne savons rien <sup>40</sup>. »

À la fin de cette expérience de travail, je m'aperçois que si le cartel est un outil pour contrer le discours du maître (le savoir du maître), ce dispositif de travail m'aura surtout permis d'élaborer autrement le « savoir/ça voir/ce *a* voir » issu de mon analyse, de pouvoir en écrire un peu quelque chose. Il s'agit de s'inscrire autrement dans le langage ! En effet, le cartel est un outil qui sert à ce que quelques-uns se réunissent pour que ça parle/ce *a* parle. Autrement dit, pouvoir user du langage autrement. Et si dans la clinique il s'agit d'accompagner le sujet qui souffre du langage à s'en débrouiller davantage, dans mon rapport à la psychanalyse, user du langage autrement en « passe » par le désir de faire justement passer à d'autres ce que j'aurais appris du langage (que ça parle !). « *Tellement la psychanalyse n'est plus rien, dès lors qu'elle oublie que sa responsabilité première est à l'endroit du langage* <sup>41</sup>. »

38. *Ibid.*, p. 297.

39. *Ibid.*, p. 282.

40. *Ibid.*, p. 73.

41. J. Lacan, « D'un syllabaire après-coup », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 721. Merci à Marie-José Latour de m'avoir fait découvrir cette citation à la lecture de son texte « Souffrir *lalangue* ».